

« *Oh non non* », pensa Clara Morrow alors qu'elle se dirigeait vers les portes closes.

Elle voyait des ombres, des formes, comme des spectres qui allaient et venaient, allaient et venaient derrière la vitre dépolie. Apparaissant et disparaissant. Déformés, mais encore humains.

« *Le mort gémissait encore.* »

Pendant toute la journée, les mots avaient flotté dans sa tête, apparaissant et disparaissant. Un poème, dont elle se souvenait à moitié. Les mots émergeaient à la surface, puis coulaient. Le corps du poème lui échappait.

Quels étaient les autres vers ?

Ils semblaient importants.

« *Oh non non.* »

Les silhouettes floues au bout du long corridor paraissaient presque liquides, ou être de la fumée. Elles étaient là, mais n'avaient aucune consistance. Elles étaient fugaces. Fuyantes.

C'est ce que Clara aurait voulu pouvoir faire : fuir.

Voilà, elle était arrivée à destination, à la fin du voyage. Il ne s'agissait pas seulement de la fin du trajet qu'elle et son mari, Peter, avaient parcouru ce jour-là à partir de leur petit village québécois jusqu'au Musée d'art contemporain, à Montréal, un endroit qu'ils connaissaient bien. Intimement. Combien de fois étaient-ils venus au MAC pour admirer les œuvres d'une nouvelle exposition ? Pour soutenir un ami, un artiste comme eux. Ou simplement pour rester tranquillement assis au milieu de l'élégant musée, au milieu d'un jour de semaine, quand le reste de la ville travaillait.

L'art était leur travail. Mais c'était plus que cela, certainement, sinon pourquoi endurer toutes ces années de solitude? D'échecs. De silence de la part d'un milieu artistique déconcerté et même interloqué.

Peter et elle avaient travaillé sans relâche, tous les jours, dans leurs petits studios dans leur petit village, en menant une petite vie ordinaire. Heureux. Mais en aspirant malgré tout à plus.

Clara s'avança un peu plus dans le long, très long corridor en marbre blanc.

Ceci était le « plus ». Derrière les portes. Enfin. Le résultat final de toute une vie de travail.

Son premier rêve lorsqu'elle était enfant, son dernier rêve ce matin même, presque cinquante ans plus tard, se trouvait au bout du couloir blanc et dur.

Son mari et elle s'étaient attendus à ce que Peter soit le premier à passer ces portes. Des deux, il était de loin l'artiste le plus réputé, celui qui connaissait le plus de succès grâce à ses remarquables études de la vie en gros plan. Si détaillées et en si gros plan que le monde normal semblait déformé et abstrait. Méconnaissable. Peter prenait pour sujet quelque chose de normal et le faisait paraître anormal.

Les gens adoraient et achetaient ses tableaux. Dieu merci. Ça assurait leur subsistance, et les loups, qui rôdaient constamment autour de leur petite maison de Three Pines, étaient tenus à distance. Grâce à Peter et à son art.

Clara jeta un coup d'œil à son mari qui marchait devant elle, un sourire sur son beau visage. Elle savait que la plupart des gens, quand ils les rencontraient pour la première fois, ne la prenaient jamais pour sa femme. Comme compagne, ils imaginaient plutôt une sorte de femme d'affaires svelte avec un verre de vin blanc dans sa main délicate. Un exemple de sélection naturelle. De semblables qui s'attirent.

L'artiste distingué à la tête grisonnante et aux traits nobles ne pouvait certainement pas avoir choisi la femme avec une bière dans des mains semblables à des gants de boxe. Et du

pâté dans ses cheveux frisottés. Et dont l'atelier était rempli de peintures de choux dotés d'ailes et de sculptures réalisées avec de vieilles pièces de tracteur.

Non. Peter Morrow ne pouvait pas l'avoir choisie. Ce ne serait pas normal.

Et pourtant, c'est ce qu'il avait fait.

Et elle l'avait choisi, lui.

Clara aurait souri si elle n'avait pas été à peu près certaine d'être sur le point de vomir.

« *Oh non non* », se dit-elle encore une fois en regardant Peter se diriger d'un pas décidé vers les portes closes et les spectres du monde artistique qui l'attendaient pour la juger.

Clara sentit ses mains devenir froides et engourdis tandis qu'elle avançait lentement, propulsée par une force irrésistible, un mélange indéfini d'excitation et de terreur. Elle voulait se précipiter vers les portes, les ouvrir d'un coup sec et s'exclamer : « Me voici ! »

Mais, plus encore, elle voulait faire demi-tour et s'enfuir, se cacher.

Filer, rebrousser chemin dans le long, très long corridor rempli de lumière, d'œuvres d'art, de marbre. Et avouer qu'elle avait commis une erreur, avait donné la mauvaise réponse lorsqu'on lui avait demandé si elle voulait une exposition solo. Dans ce musée. Lorsqu'on lui avait demandé si elle souhaitait voir tous ses rêves se réaliser.

Elle avait donné la mauvaise réponse. Elle avait dit oui. Et voilà où menait cette réponse.

Quelqu'un avait menti. Ou n'avait pas dit toute la vérité. Dans son rêve, son unique rêve, qu'elle repassait encore et encore dans sa tête depuis l'enfance, elle avait une exposition solo au Musée d'art contemporain. Elle marchait dans ce couloir. Calme et posée. Belle et mince. Spirituelle et populaire.

Elle avançait vers les bras ouverts d'un monde en adoration devant elle.

Il n'y avait pas de terreur. Pas de nausée. Pas de créatures aperçues à travers la vitre dépolie, qui l'attendaient pour la dévorer. La disséquer. La déprécier, ainsi que ses créations.

Quelqu'un avait menti. Ne lui avait pas dit que quelque chose d'autre pouvait être en train de l'attendre.

L'échec.

« *Oh non non*, pensa-t-elle. *Le mort gémissait encore.* »

Quel était le reste du poème? Pourquoi ne réussissait-elle pas à s'en souvenir?

Maintenant, à quelques mètres de la fin de son voyage, tout ce qu'elle aurait voulu faire, c'était s'enfuir pour rentrer à la maison à Three Pines. Ouvrir la porte en bois du jardin. Se précipiter le long du sentier bordé de pommiers en fleur. Refermer violemment la porte avant de la maison derrière elle. S'y appuyer. La verrouiller. Presser son corps contre elle, et empêcher le monde extérieur de pénétrer.

Maintenant, trop tard, elle savait qui lui avait menti.

C'était elle-même.

Clara sentait son cœur cogner contre ses côtes, comme un animal en cage terrifié cherchant désespérément à s'échapper. Elle se rendit compte qu'elle retenait son souffle, et se demanda depuis combien de temps. Pour compenser, elle se mit à respirer rapidement.

Peter était en train de parler, mais sa voix était assourdie, comme un son lointain, étouffée par les cris dans la tête de Clara et les furieux battements dans sa poitrine.

Et par le bruit qui s'amplifiait derrière les portes, à mesure que celles-ci se rapprochaient.

– Ça va être très amusant, dit Peter avec un sourire rassurant.

Clara ouvrit la main et laissa échapper son sac à main. Il heurta le sol avec une sorte de « ploc », étant donné qu'il était pour ainsi dire vide, ne contenant qu'une pastille à la menthe et un minuscule pinceau provenant du premier jeu de peinture par numéros que sa grand-mère lui avait donné.

Clara tomba à genoux et fit semblant de ramasser des objets invisibles et de les fourrer dans son sac-pochette. Elle baissa la tête, essayant de reprendre son souffle, et se demanda si elle n'allait pas s'évanouir.

– Inspire profondément, entendit-elle. Expire lentement.

Clara leva les yeux de son sac sur le plancher de marbre reluisant vers l'homme accroupi en face d'elle.

Ce n'était pas Peter.

Elle vit plutôt Olivier Brûlé, son ami et voisin de Three Pines. Agenouillé près d'elle, il la regardait avec des yeux bienveillants, comme s'il s'agissait de gilets de sauvetage lancés à une femme en train de se noyer, et auxquels Clara s'accrocha.

– Inspire profondément, murmura-t-il d'une voix calme.

Cet instant représentait une sorte de crise privée, leur crise. Une opération de sauvetage privée.

Clara inspira profondément.

– Je ne crois pas pouvoir le faire.

Elle se pencha en avant, ne se sentant pas bien. Elle avait l'impression que les murs se rapprochaient et elle voyait les chaussures cirées en cuir noir de Peter sur le plancher un peu plus loin devant elle, où il s'était enfin arrêté. Il ne s'était pas rendu compte immédiatement qu'elle ne le suivait pas, que sa femme était agenouillée par terre.

– Je sais, chuchota Olivier. Mais je te connais. Que ce soit à genoux ou debout, tu vas passer cette porte. (D'un geste de la tête et sans la quitter des yeux, il indiqua le bout du corridor.) Aussi bien que ce soit debout.

– Mais il n'est pas trop tard.

Clara scruta son visage. Elle vit ses cheveux blonds soyeux, et les rides visibles seulement de très près. Plus de rides que devrait en avoir un homme de trente-huit ans.

– Je pourrais partir. Retourner à la maison.

Le doux visage d'Olivier disparut et elle vit de nouveau son jardin, comme elle l'avait vu ce matin-là, quand la brume matinale ne s'était pas encore dissipée. La rosée avait été abondante sous ses bottes en caoutchouc. Les roses précoces et les pivoines tardives, trempées d'humidité, embaumaient. Elle s'était assise sur le banc de bois dans la cour arrière, avec son café du matin, et avait pensé à la journée qui débutait.

Pas un seul instant elle ne s'était imaginée effondrée sur le sol, terrorisée, avec la seule envie de s'en aller, de retourner au jardin.

Olivier avait raison, cependant. Elle ne rentrerait pas chez elle. Pas tout de suite.

« *Oh non non.* » Elle allait devoir passer ces portes. Il n'y avait pas d'autres moyens de retourner à la maison, maintenant.

– Expire lentement, murmura Olivier, avec un sourire.

Clara rit, et expira.

– Tu ferais une bonne sage-femme.

– Qu'est-ce que vous faites là, tous les deux, par terre? demanda Gabri en regardant son partenaire et Clara. Je sais ce que fait habituellement Olivier dans cette position et j'espère que ce n'est pas ça. Mais ça pourrait expliquer l'éclat de rire, ajouta-t-il en se tournant vers Peter.

– Prête?

Olivier tendit à Clara son sac à main, puis ils se relevèrent.

Gabri, jamais loin d'Olivier, étreignit Clara dans ses bras.

– Ça va? demanda-t-il en l'observant attentivement.

Gabri était gros – bien que, pour se décrire, il préférât utiliser le terme « costaud » – et son visage n'était pas marqué de rides d'anxiété comme celui de son partenaire.

– Je suis bien, répondit Clara.

– Bête, inquiète, emmerdeuse et névrosée?

– Exactement.

– Parfait. Moi aussi. Et tout le monde derrière ces portes, là-bas, l'est aussi. Ce que ces gens ne sont pas, c'est la merveilleuse artiste qui présente ses œuvres dans une exposition solo. Tu es donc à la fois bien et célèbre.

– Tu viens? demanda Peter en tendant la main vers Clara et en lui souriant.

Après avoir hésité un instant, elle prit la main de son mari et, ensemble, ils avancèrent dans le corridor. L'écho sonore de leurs pas ne masquait pas complètement les rires de l'autre côté des portes.

« Ils rient, se dit Clara. Ils rient de mes toiles. »

Au même instant, le corps du poème refit surface. Les vers manquants lui revinrent en mémoire.

« *Oh non non* », pensa Clara.

*Le mort gémissait encore  
J'ai toujours été bien trop loin toute ma vie  
Et je ne faisais pas bonjour je me noyais.*

Au loin, Armand Gamache entendait des enfants qui jouaient. Il savait d'où provenaient les sons : du parc de l'autre côté de la rue. En cette fin de printemps, cependant, il ne pouvait pas voir les enfants à travers les feuilles des érables. Il aimait parfois rester assis là et faire semblant que les cris et les rires étaient ceux de ses petites-filles, Florence et Zora. Il imaginait que son fils, Daniel, et Roslyn surveillaient leurs enfants dans le parc et que bientôt, main dans la main, ils traverseraient la rue paisible en plein centre de la merveilleuse ville, pour venir souper. Ou bien que Reine-Marie et lui allaient les rejoindre pour jouer au jeu du chat ou au jeu des marrons.

Il aimait faire semblant qu'ils ne se trouvaient pas à des milliers de kilomètres, à Paris.

Mais la plupart du temps il écoutait tout simplement les cris et les rires des enfants du voisinage, en souriant et en se relaxant.

Gamache tendit la main vers sa bière et abaissa le magazine *Le Nouvel Observateur*, l'appuyant sur son genou. Sa femme, Reine-Marie, était assise en face de lui sur leur balcon. Elle aussi avait une bière froide en cette journée de la mi-juin exceptionnellement chaude. Mais son exemplaire de *La Presse* était plié sur la table et elle avait le regard perdu au loin.

– À quoi penses-tu ? demanda Armand.

– Je laissais simplement mon esprit vagabonder.

Gamache demeura silencieux un moment et observa sa femme. Ses cheveux étaient presque entièrement gris maintenant, mais les siens aussi, devait-il reconnaître. Pendant de nombreuses années, elle les avait teints en auburn, mais avait récemment cessé de le faire. Il en était bien content. Comme lui, elle était dans la mi-cinquantaine. Et c'était à cela que ressemblaient un homme et une femme de cet âge. S'ils avaient de la chance.

Ils n'avaient pas l'air de mannequins – aucune méprise possible à ce sujet. Armand Gamache n'était pas gros, mais

solidement bâti. Si un étranger venait dans cette demeure, il pourrait penser que M. Gamache était un intellectuel réservé, peut-être un professeur d'histoire ou de littérature à l'Université de Montréal.

Mais il se tromperait.

Dans le grand appartement des Gamache, il y avait des livres partout : des livres d'histoire, des biographies, des romans, des ouvrages sur les antiquités du Québec, de la poésie, bien rangés dans des bibliothèques. Sur presque toutes les tables se trouvaient au moins un livre et, souvent, plusieurs magazines. Et les journaux du samedi reposaient éparpillés sur la table basse du séjour, en face de la cheminée. Si un visiteur était du genre observateur, et se rendait jusqu'au bureau de Gamache, il verrait peut-être l'histoire que racontaient les livres dans cette pièce.

Et il se rendrait rapidement compte que cette demeure n'était pas celle d'un professeur de littérature française réservé. Sur les étagères s'entassaient des rapports d'enquêtes policières, des ouvrages sur la médecine médicolégale, des volumes sur le code civil napoléonien et la common law, ainsi que sur les empreintes digitales, le codage génétique, les blessures et les armes.

Le bureau d'Armand Gamache était rempli d'ouvrages liés au meurtre.

Cependant, même au milieu de ces livres sur la mort, de l'espace était réservé pour des ouvrages portant sur l'histoire ou la poésie.

En observant Reine-Marie assise avec lui sur le balcon, Gamache fut encore une fois frappé par la conviction d'avoir épousé une femme d'un rang supérieur. Pas sur le plan social. Ni professionnel. Mais il ne pouvait jamais s'empêcher d'avoir le sentiment qu'il avait eu de la chance, énormément de chance.

Armand Gamache était conscient d'avoir eu beaucoup de chance dans sa vie, mais rien n'équivalait à celle d'avoir aimé la même femme durant plus de trente-cinq ans. À moins que l'extraordinaire coup de chance soit le fait qu'elle l'aime aussi.

Maintenant, Reine-Marie tournait ses yeux bleus vers lui.

– En fait, je pensais au vernissage de Clara.

– Ah ?



– Nous devrions y aller bientôt.

– C'est vrai.

Il regarda sa montre. Dix-sept heures cinq. La réception pour inaugurer l'exposition de Clara Morrow se déroulait de dix-sept à dix-neuf heures.

– Dès que David arrivera.

Leur gendre avait une demi-heure de retard. Gamache jeta un coup d'œil à l'intérieur de l'appartement, où il put à peine discerner sa fille, Annie, assise dans le séjour en train de lire. En face d'elle se trouvait l'adjoint de Gamache, Jean-Guy Beauvoir, qui pétrissait les incroyables oreilles d'Henri. Le jeune berger allemand des Gamache affichait une sorte de sourire niais, et aurait pu rester ainsi toute la journée.

Jean-Guy et Annie s'ignoraient l'un l'autre. Gamache esquissa un sourire. Au moins, ils ne se lançaient pas des insultes à la tête ou, pire, d'un bout à l'autre de la pièce.

– Aimerais-tu partir maintenant? proposa Armand. On pourrait appeler David sur son cellulaire et lui demander de nous rejoindre là-bas.

– Donnons-lui encore quelques minutes.

Gamache hocha la tête et reprit son magazine, puis l'abaissa lentement.

– Y a-t-il autre chose?

Reine-Marie hésita un instant, puis sourit.

– Je me demandais comment tu te sentais à l'idée d'aller au vernissage, et si tu n'essayais pas de gagner du temps.

Surpris, Armand haussa les sourcils.

Tout en frottant les oreilles d'Henri, Jean-Guy Beauvoir observait la jeune femme en face de lui. Il la connaissait depuis quinze ans, soit depuis l'époque où il était une recrue aux homicides et elle une adolescente – maladroite, empotée, autoritaire.

Il n'aimait pas les enfants. Et certainement pas les ados arrogants. Mais il avait essayé d'aimer Annie Gamache, ne serait-ce que parce que c'était la fille du patron.

Il avait essayé, essayé et essayé encore. Et puis finalement...

Il avait réussi.

Et maintenant il approchait de la quarantaine et elle de la trentaine. Annie était avocate, et mariée. Et toujours maladroite, empotée, autoritaire. Mais il s'était tant efforcé de l'aimer qu'il avait fini par faire abstraction de cela et voir autre chose. Il l'avait vue rire de bon cœur et écouter des gens très ennuyeux comme s'ils étaient fascinants, en donnant l'impression d'être sincèrement contente de les voir, comme s'ils étaient importants. Il l'avait vue danser, les bras battant l'air et la tête renversée en arrière, les yeux brillants.

Et il avait senti sa main sur la sienne. Une seule fois.

À l'hôpital. Il était revenu de très loin, avait combattu la douleur et l'obscurité jusqu'à ce contact étrange, inconnu, mais si délicat. Il savait que la main n'était pas celle de sa femme, Enid, dont la poigne donnait l'impression de griffes d'oiseau. Il ne serait pas revenu pour cela.

Cette autre main était au contraire large, sûre, douce. Et elle l'invitait à revenir.

En ouvrant les yeux, il avait vu Annie Gamache qui le regardait d'un air inquiet. Pourquoi se trouvait-elle là? s'était-il demandé. Puis la réponse lui était venue.

Parce qu'il n'y avait aucun autre endroit où elle pouvait se trouver. Aucun autre lit d'hôpital à côté duquel elle pouvait s'asseoir.

Parce que son père était mort. Abattu par un terroriste dans l'usine abandonnée. Beauvoir en avait été témoin. Il avait vu Gamache être atteint par les balles du tireur et projeté dans les airs, puis retomber sur le sol en béton.

Et ne plus bouger.

Et maintenant, à l'hôpital, Annie Gamache tenait sa main, parce que la main qu'elle aurait réellement voulu tenir n'était plus là.

Jean-Guy Beauvoir avait entrouvert ses paupières et vu Annie Gamache, à l'air si triste. Et ça lui avait brisé le cœur. Ensuite, il avait vu quelque chose d'autre.

De la joie.

Personne ne l'avait jamais regardé de cette manière: avec une joie non dissimulée, non contenue.

Annie l'avait regardé de cette façon, quand il avait ouvert les yeux.

Il avait essayé de parler, mais en avait été incapable. Elle, cependant, avait deviné ce qu'il essayait de dire.

Elle s'était penchée vers lui et avait murmuré à son oreille. Il avait senti son parfum, légèrement citronné. Subtil et frais. Très différent de celui d'Enid, tenace et capiteux. Annie sentait comme une plantation de citronniers en été.

– Papa est en vie.

Il s'était fait honte, alors. De nombreuses humiliations l'attendaient à l'hôpital, du bassin hygiénique aux couches en passant par la toilette à l'éponge. Mais aucune n'était plus personnelle, plus intime, aucune ne représentait une plus grande trahison que ce que son corps brisé avait fait ensuite.

Jean-Guy avait pleuré.

Annie avait vu ses larmes, mais, depuis ce jour, n'y avait jamais fait allusion.

Au grand étonnement d'Henri, Beauvoir cessa de lui frotter les oreilles et posa une de ses mains sur l'autre, en un geste maintenant devenu habituel.

Voilà ce qu'il avait ressenti quand Annie avait posé sa main sur la sienne.

C'était tout ce qu'il obtiendrait jamais d'elle – la fille mariée de son patron.

– Ton mari est en retard.

Il entendit le reproche dans sa voix. La pique.

Lentement, très lentement, Annie abaissa son journal et lui lança un regard furieux.

– Qu'est-ce que tu veux dire, exactement?

En effet, que voulait-il dire?

– Nous allons être en retard à cause de lui.

– Alors vas-y. Je m'en fous.

Il avait chargé le pistolet, l'avait pointé sur sa tempe, et avait supplié Annie d'appuyer sur la détente. Et maintenant il sentait les mots le frapper, lui percer la peau, s'enfoncer en lui et exploser.

« Je m'en fous. »

La douleur, se rendit-il compte, était presque réconfortante. S'il forçait la jeune femme à le blesser suffisamment, profondément, peut-être en viendrait-il à ne plus rien ressentir.

– Écoute, dit-elle d'un ton un peu plus doux, en se penchant en avant. Je suis désolée pour toi et Enid. Votre séparation...

– Ouais, eh bien, ça arrive. En tant qu'avocate, tu devrais le savoir.

Elle le regarda avec des yeux scrutateurs, comme ceux de son père, puis hocha la tête.

– Ça arrive.

Après un moment de silence, elle ajouta :

– Surtout après le genre d'épreuve que tu viens de traverser, j'imagine. Ça doit amener quelqu'un à s'interroger sur sa vie. Aimerais-tu en parler ?

Parler d'Enid avec Annie ? De toutes les chamailleries mesquines, des petites insultes, des piques et des blessures infligées. Cette idée le dégoûtait, et ça devait paraître, car Annie se redressa et rougit comme s'il l'avait giflée.

– Oublie ce que j'ai dit, lâcha-t-elle d'un ton brusque en relevant le journal devant sa figure.

Jean-Guy chercha quelque chose à dire, une façon de jeter un pont entre eux, de rétablir la communication avec elle. Les secondes s'écoulèrent, devinrent des minutes.

– Le vernissage, laissa-t-il enfin échapper.

C'était la première chose qui avait surgi dans sa tête vide, comme la Magic Eight Ball, cette boule magique qui, lorsqu'on cessait de la secouer, produisait un unique mot. Soit, dans le cas présent, « vernissage ».

Le journal descendit de nouveau et le visage impassible d'Annie apparut.

– Les gens de Three Pines seront là, tu sais.

Le visage d'Annie demeura inexpressif.

– Ce village, dans les Cantons-de-l'Est, poursuivit-il en agitant mollement la main en direction de la fenêtre. Au sud de Montréal.

– Je sais où sont les Cantons-de-l'Est.

– C’est l’exposition de Clara, mais tout le monde sera là, j’en suis sûr.

Encore une fois, Annie releva le journal. Le dollar canadien était fort, lut Beauvoir de sa place en face d’elle. «Nids-de-poule non réparés», lut-il. «Enquête sur la corruption au gouvernement», lut-il.

Rien de nouveau.

– Un des villageois déteste ton père.

Lentement, Annie abaissa le journal.

– Que veux-tu dire ?

D’après son expression, Jean-Guy se rendit compte qu’il était peut-être allé trop loin.

– Eh bien... Pas assez, du moins, pour lui faire du mal.

– Papa m’a déjà parlé de Three Pines et de ses habitants, mais il n’a jamais mentionné ça.

Elle était troublée, maintenant, et Jean-Guy aurait préféré n’avoir rien dit, mais, au moins, il avait obtenu ce qu’il voulait. Elle lui parlait de nouveau. Son père était le pont.

Annie déposa son journal sur la table et regarda, au-delà de Beauvoir, ses parents qui bavardaient tranquillement sur le balcon.

Soudain, elle ressembla à l’adolescente que Jean-Guy avait d’abord rencontrée. Elle ne serait jamais la plus belle femme dans une pièce. C’était évident, même à l’époque. Annie n’était pas dotée d’une ossature fine ni d’une silhouette gracile. Elle avait un corps plus athlétique que gracieux. Elle aimait être bien habillée, mais aimait aussi se sentir à l’aise.

C’était une femme aux idées bien arrêtées, avec une grande force de caractère. Et forte physiquement. Beauvoir pouvait l’emporter sur elle dans une partie de bras de fer, il le savait, parce qu’ils s’étaient affrontés plusieurs fois, mais il avait vraiment dû se forcer.

L’idée de jouer à ce jeu avec Enid ne lui aurait jamais traversé l’esprit. Et elle ne l’aurait jamais proposé.

Non seulement Annie Gamache avait-elle proposé de se mesurer à lui, mais elle s’était sérieusement attendue à gagner.

Puis, après avoir perdu, elle avait ri.

Alors que d'autres femmes, dont Enid, étaient ravissantes, Annie Gamache était pleine de vie.

Jean-Guy Beauvoir s'était rendu compte beaucoup trop tard à quel point c'était important, attrayant et rare d'être pleinement en vie.

Annie tourna de nouveau la tête vers Beauvoir.

– Pourquoi un des villageois détesterait-il papa ?

– Bon, écoute, répondit-il en baissant la voix. Voici ce qui s'est passé.

Annie se pencha en avant. Moins d'un mètre les séparait, et Beauvoir décelait son parfum. S'il s'était écouté, il aurait pris ses mains dans les siennes.

– Un meurtre a été commis dans le village de Clara, Three Pines.

– Oui, papa m'en a parlé. Dans la région, le meurtre semble presque une industrie artisanale.

Malgré lui, Beauvoir rit.

– « Où l'on voit beaucoup de lumière il y a plus d'ombre. »

Le regard stupéfait d'Annie fit de nouveau rire Beauvoir.

– Laisse-moi deviner, dit-elle. Tu ne viens pas d'inventer ça. Beauvoir sourit et secoua la tête.

– Ce sont les mots d'un Allemand dont j'oublie le nom, et que ton père a répétés.

– Quelques fois ?

– Assez souvent pour que je me réveille la nuit en criant.

Annie sourit.

– Je sais. À l'école, j'étais la seule qui citait le poète Leigh Hunt.

Sa voix changea légèrement lorsqu'elle se souvint d'un vers :

– « Mais, surtout, il aimait un visage heureux. »

Gamache sourit en entendant les rires dans le séjour.

– Sont-ils finalement en train de faire la paix, crois-tu ? demanda-t-il avec un petit geste de la tête vers l'intérieur.

– C'est soit ça, soit un signe annonciateur de l'Apocalypse, répondit Reine-Marie. Si quatre cavaliers sortent du parc au grand galop, c'est chacun pour soi, monsieur !

– Ça fait du bien d’entendre Jean-Guy rire.

Depuis sa séparation d’avec Enid, Beauvoir avait semblé distant. Il n’avait jamais été d’un naturel expansif, mais, ces derniers temps, il était plus réservé que jamais, comme s’il avait érigé des murs plus hauts et plus épais autour de lui et levé son étroit pont-levis.

Armand Gamache le savait : l’érection de murs ne donnait jamais rien de bon. Le sentiment de sécurité que croyaient éprouver les gens était en fait une forme de captivité. Et peu de choses s’épanouissaient en captivité.

– Il lui faudra du temps, dit Reine-Marie.

– Oui, avec le temps il ira mieux, répondit Armand.

Dans son for intérieur, cependant, il se demandait si c’était bien ça qui se produirait. Le temps pouvait guérir, il ne l’ignorait pas. Mais il pouvait aussi causer encore plus de dommages. Au fil du temps, un incendie de forêt non maîtrisé finissait par tout consumer.

Après avoir jeté un dernier regard aux deux jeunes, Gamache poursuivit sa conversation avec sa femme.

– Penses-tu réellement que je ne veux pas aller au vernissage ?  
Reine-Marie réfléchit un moment avant de répondre.

– Je ne suis pas certaine. Disons simplement que tu ne sembles pas pressé d’arriver là-bas.

Gamache hocha la tête et réfléchit à son tour.

– Je sais que tout le monde sera là. La situation pourrait être embarrassante, je suppose.

– Tu as arrêté l’un d’eux pour un crime qu’il n’avait pas commis.

Ce n’était pas une accusation. Reine-Marie avait prononcé ces paroles d’un ton doux. Dans l’espoir de faire ressortir les véritables sentiments de son mari, des sentiments qu’il n’était peut-être même pas conscient d’éprouver.

– Et selon toi il s’agit d’un faux pas, d’un impair mal vu en société ? demanda-t-il avec un sourire.

– À mon avis, c’est plus qu’un impair.

Elle rit, soulagée de voir une bonne humeur non feinte sur son visage. Un visage maintenant rasé de près. Il n’y avait plus

de moustache ni de barbe grisonnante. Seulement Armand, qui la regardait avec ses yeux brun foncé. Elle soutint son regard et réussit presque à oublier la cicatrice au-dessus de sa tempe gauche.

Après un moment, le sourire d'Armand s'évanouit et, encore une fois, il hocha la tête, puis respira profondément.

– C'était une horrible chose à faire à quelqu'un, dit-il.

– Tu ne l'as pas fait exprès, Armand.

– C'est vrai, mais son séjour en prison n'a pas été plus agréable pour autant.

Gamache réfléchit un moment, en se tournant du côté des arbres dans le parc. Un cadre naturel. Voilà ce à quoi il aspirait, lui qui consacrait ses journées à pourchasser ce qui était contre nature. Des meurtriers. Des personnes qui enlevaient la vie à d'autres. Souvent de manière horrible, sordide. Armand Gamache était le chef de la section des homicides de la réputée Sûreté du Québec. Il faisait de l'excellent travail.

Mais il n'était pas parfait.

Il avait arrêté Olivier Brûlé pour un meurtre qu'il n'avait pas commis.

– Et alors, qu'est-il arrivé? demanda Annie.

– Eh bien, tu connais à peu près toute l'histoire, non? Cette affaire a été rapportée dans tous les journaux.

– J'ai lu les articles, évidemment, et j'ai parlé de ce cas avec papa. Mais jamais il n'a laissé entendre qu'une des personnes impliquées pouvait le détester encore.

– Comme tu le sais, le crime remonte à environ un an. Un homme a été trouvé mort dans le bistro de Three Pines. Nous avons enquêté et les preuves recueillies semblaient on ne peut plus accablantes. Nous avons relevé des empreintes digitales et, cachés dans le bistro, nous avons trouvé l'arme du crime et des objets volés dans la cabane de la victime dans la forêt. Nous avons arrêté Olivier. Il a subi son procès et a été jugé coupable.

– Croyais-tu qu'il avait commis le meurtre?

– J'en étais persuadé. Ce n'est pas seulement ton père qui était convaincu de sa culpabilité.



– Alors pourquoi as-tu changé d'idée? Quelqu'un d'autre est-il passé aux aveux?

– Non. Tu te rappelles, il y a quelques mois, quand ton père est allé passer un peu de temps à Québec pour récupérer après le raid dans l'usine?

Annie répondit par un hochement de tête.

– Eh bien, il a commencé à avoir des doutes, alors il m'a demandé de retourner à Three Pines pour enquêter de nouveau.

– Et c'est ce que tu as fait.

Jean-Guy fit oui de la tête. Bien sûr qu'il était retourné au village. Il était prêt à faire n'importe quoi que lui demandait l'inspecteur-chef. Même si lui-même n'avait entretenu aucun doute. Il était certain que le coupable était en prison. Malgré tout, il avait repris l'enquête, et découvert quelque chose qui l'avait profondément secoué.

Le vrai meurtrier. Et le vrai mobile du crime.

– Mais, depuis l'arrestation d'Olivier, tu es retourné à Three Pines, dit Reine-Marie. Ce ne sera pas la première fois que tu revois ces gens.

Elle aussi était déjà allée à Three Pines et s'était liée d'amitié avec Clara, Peter et les autres. Il y avait un certain temps, cependant, qu'elle ne les avait pas vus. Pas depuis les derniers événements.

– C'est vrai. Jean-Guy et moi avons ramené Olivier là-bas après sa libération.

– Je ne peux même pas imaginer comment il se sentait.

Gamache ne répondit pas. Il revoyait le soleil qui reluisait sur les bancs de neige. À travers les vitres givrées, il voyait les villageois rassemblés au bistro, au chaud et en sécurité, les feux qui flamboyaient dans les cheminées, les bocks de bière et les bols de café au lait, et entendait les rires.

Il voyait aussi Olivier, incapable d'avancer. Figé à une cinquantaine de centimètres de la porte close, qu'il regardait fixement.

Jean-Guy s'était apprêté à l'ouvrir, mais Gamache avait posé une main gantée sur son bras. Et ensemble, dans le froid glacial, ils avaient attendu. Attendu qu'Olivier fasse le geste.

Après ce qui avait paru une éternité, mais n'équivalait sans doute qu'à quelques battements de cœur, Olivier avait avancé la main, hésité un instant, puis ouvert la porte.

– J'aurais bien aimé voir la figure de Gabri, dit Reine-Marie.

Elle imaginait la réaction du gros homme expansif lorsqu'il avait aperçu son partenaire revenu à la maison. À son retour, Gamache lui avait tout décrit, mais Reine-Marie avait beau imaginer la plus grande extase, il savait que la réalité avait été plus extraordinaire encore. Du moins en ce qui concernait Gabri. Les autres villageois aussi avaient été transportés de joie à la vue d'Olivier, mais...

– Qu'y a-t-il ? demanda Reine-Marie.

– Eh bien, Olivier n'avait pas tué l'homme, mais, comme tu le sais, beaucoup de choses désagréables à son sujet ont été révélées au procès. Olivier avait très certainement volé l'Ermitte, profité de leur amitié et de l'état d'esprit fragile de l'homme. De plus, il s'avère qu'Olivier avait utilisé l'argent que lui avaient rapporté les objets de l'Ermitte pour acheter beaucoup de propriétés dans Three Pines. Gabri n'était même pas au courant de ça.

Reine-Marie demeura silencieuse, réfléchissant à ce qu'elle venait d'entendre.

– Je me demande ce que les amis d'Olivier pensent de ça, dit-elle enfin.

Gamache aussi se posait la question.

– Olivier est celui qui déteste mon père ? demanda Annie. Mais comment est-ce possible ? Papa l'a fait libérer de prison et l'a ramené à Three Pines.

– Oui, mais Olivier voit les choses autrement. C'est moi, d'après lui, qui l'ai fait sortir de prison. Ton père, lui, l'y avait fait enfermer.

Annie fixa Beauvoir, puis secoua la tête.

– Ton père s'est excusé, tu sais, poursuivit Beauvoir. Devant tout le monde dans le bistro. Il a dit à Olivier qu'il était désolé, regrettait ce qu'il avait fait.

– Et qu'a répondu Olivier ?

– Qu'il ne pouvait pas lui pardonner. Pas encore.

Annie réfléchit un moment, puis demanda :

– Comment papa a-t-il réagi ?

– Il n'a pas paru surpris, ni vexé. En fait, je crois qu'il aurait été surpris si Olivier avait soudainement décidé que tout était oublié et pardonné. Il n'aurait pas été sincère.

La seule chose pire que de refuser le pardon, Beauvoir le savait, c'était de l'accorder sans être sincère.

Jean-Guy devait reconnaître qu'Olivier, au lieu de feindre d'accepter les excuses, avait enfin dit la vérité. La blessure était trop profonde. Il n'était pas prêt à pardonner.

– Et maintenant ? demanda Annie.

– Nous verrons, j'imagine.